

DANIEL
INNERARITY

LE FUTUR
ET SES ENNEMIS

DE LA CONFISCATION DE L'AVENIR
À L'ESPÉRANCE POLITIQUE

CLIMATS

**LE FUTUR N'EST PAS
LA POUBELLE
DU PRÉSENT**

CLIMATS

Extrait de la publication

LE FUTUR ET SES ENNEMIS

DU MÊME AUTEUR

*La Démocratie sans l'État. Essai sur le gouvernement
des sociétés complexes*, Climats, 2006.

DANIEL INNERARITY

LE FUTUR ET SES ENNEMIS

DE LA CONFISCATION DE L'AVENIR
À L'ESPÉRANCE POLITIQUE

*Traduction de l'espagnol
de Serge Champeau et Éric Marquer*

CLIMATS

© Climats, un département des éditions Flammarion, 2008

CLIMATS

87, quai Panhard et Levassor
75647 Paris cedex 13

ISBN : 978-2-0812-1765-2

*À mon frère Pablo,
qui n'espère plus,
qui simplement nous attend.*

Introduction

Prendre le futur au sérieux

L'être humain est le seul animal conscient de l'existence du futur. Les humains s'inquiètent et attendent, parce qu'ils savent que le futur existe, que celui-ci peut être meilleur ou pire et que cela dépend dans une certaine mesure d'eux. Qu'ils le sachent ne veut pas dire qu'ils sachent pour autant ce qu'il faut faire de ce savoir. Ils répriment souvent ce dernier, parce que penser au futur trouble la tranquillité du présent. En règle générale, le présent est plus puissant que le futur, parce qu'il est présent et parce qu'il est certain. Le futur, en revanche, doit être anticipé par l'imagination et pour cette raison il est toujours quelque chose d'incertain. Bien s'entendre avec son futur n'est pas une tâche facile. Aucun instinct ne nous protège, en ce domaine, de l'erreur. C'est pourquoi, très souvent, nous entretenons d'aussi mauvaises relations avec le

futur, nous craignons trop ou nous espérons contre toute évidence, nous nous inquiétons trop ou trop peu, nous ne parvenons pas à l'anticiper ou à le configurer comme nous pourrions le faire.

Il en va de même pour les sociétés. Elles aussi doivent développer cette capacité de percevoir au-delà du moment présent, et elles le font aussi avec plus ou moins de bonheur. Notre sentiment de malaise devant l'avenir, la pauvreté de notre action collective rationnelle, ont bien souvent leur origine dans le fait que les sociétés démocratiques n'entretiennent pas de bonnes relations avec le futur. Cela, d'abord, parce que le système politique et la culture en général sont orientés vers le présent immédiat, et parce que notre relation avec le futur collectif n'est pas de l'ordre de l'espérance et du projet, mais plutôt de celui de la précaution et de l'improvisation. À partir des années 1970, le futur a été mis à l'ordre du jour, moins cependant comme le lieu d'une configuration possible que comme une réalité faisant problème : avec l'irruption des limites de la croissance, les sombres perspectives écologiques et les risques ont été pris en considération, l'idée de progrès est entrée en crise... Les citoyens, aujourd'hui, restent sceptiques devant ceux qui les exhortent à avancer vers des

horizons lointains, et les politiques rentrent avec complaisance dans ce jeu. De multiples manières, nous hypothéquons socialement le temps futur et nous exerçons sur les générations à venir une véritable expropriation temporelle.

Il est clair que nous ne sommes plus à l'époque de la modernité triomphante, qui disciplinait le futur par la recherche méthodique sur la nature, par l'innovation technologique, par la codification du droit et par les institutions organisées selon le principe bureaucratique. Les procédés de maîtrise du futur mis au point par les sociétés modernes nous paraissent aujourd'hui inadaptés. Non pas que le futur ait été autrefois meilleur, comme l'affirme ironiquement Karl Valentin, mais parce que assurément il était plus clair. De nombreux facteurs expliquent l'évanouissement des vieilles certitudes relatives au futur. C'est l'expérience du changement accéléré qui crée un malaise, mais surtout le fait de savoir que cette accélération rend encore plus problématique notre capacité à configurer le futur d'une manière significative. Notre relation avec le futur est plus complexe, moins naïve. La société du risque a besoin d'autres instruments d'anticipation, faute desquels le futur pourrait bien nous échapper irrémédiablement.

Ce livre entend contribuer à une nouvelle théorie du temps social dans l'un de ses aspects les plus importants – quelle relation la société entretient avec son futur, comment elle anticipe, décide et configure le futur – en tirant de cette perspective une série de leçons qui pourraient nous aider à rénover notre manière de comprendre et de conduire la politique. La critique de l'usage que les sociétés font du temps futur est un élément central dans l'élaboration d'une théorie critique de la société. Toute théorie de la société doit être aujourd'hui une théorie du temps et particulièrement de l'usage que nous faisons du futur. Car la crise de la politique est étroitement liée à une crise du futur et à l'illisibilité grandissante de ce dernier. Les transformations dont les sociétés démocratiques ont besoin n'auront lieu que si s'ouvre à nous la possibilité de considérer le futur comme notre espace d'action privilégié, que si nous parvenons à mettre au point des procédés nous permettant de nous libérer de la tyrannie du court terme et de nous tourner vers l'horizon plus ambitieux de la *longue durée*¹. C'est précisément la tâche que Max Weber assignait à la politique : gérer le futur et assumer la

1. En français dans le texte.

responsabilité à l'égard de celui-ci¹. Mais, pour cela, il nous faut prendre en compte le long terme, et le faire de manière raisonnable, en évitant les projections simplistes tout comme les mises en scène invraisemblables.

En dernière instance, le défi qui est le nôtre aujourd'hui, à l'époque de la mondialisation, revient à structurer le temps d'une manière nouvelle. La tâche principale de la politique démocratique est d'établir une médiation entre l'héritage du passé, les priorités du présent et les défis du futur. Ce n'est pas un hasard si la crise de la démocratie a lieu à un moment où sa capacité à mener à bien cette médiation est toujours plus sujette à caution. Le temps défile devant nous sans références structurantes et nous l'habitons avec un opportunisme cynique ou une humeur dépressive, en compensant notre inefficacité par une agitation superficielle, en substituant à l'espoir la vaine évocation d'un ailleurs totalement différent.

Les sociétés actuelles doivent mener à bien un travail sur le temps qui leur impose, si elles veulent assurer leur survie et leur bien-être, d'inclure toujours davantage le futur dans leurs calculs. Mais les tentatives de dessiner le futur

1. Max Weber, *Politik als Beruf*, Munich, Duncker & Humboldt, 1919, p. 54.

sont aujourd'hui bien rares. Le futur a de mauvais avocats dans le présent et il souffre d'une faiblesse chronique. Le problème de nos démocraties est que l'antagonisme politique est absorbé par le présent. Nous vivons aux dépens du futur, dans une complète irresponsabilité face à lui. En France, en particulier, plusieurs voix ont déjà attiré l'attention sur cette idéologie du présent et sur ses fausses évidences¹. Elles ont fait percevoir la logique du *just in time* et du court terme dans les phénomènes les plus divers : dans l'hégémonie de la logique des marchés financiers, qui s'impose aux autres dimensions de l'économie ; dans la pression qu'exerce le temps des médias, face à laquelle le système politique fait preuve d'une préoccupante vulnérabilité ; dans le sensationnalisme qui fait passer le spectaculaire et le catastrophique avant, par exemple, l'aide au développement ; dans la conception instantanéiste de la démocratie qui se manifeste dans le fait que les décisions politiques sont prisonnières des échéances électorales... La logique de l'urgence

1. Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, t. III, Paris, Gallimard, 1992 ; Zaki Laïdi, *Le Sacre du présent*, Paris, Flammarion, 2000 ; Pierre-André Taguieff, *L'Effacement de l'avenir*, Paris, Galilée, 2000 ; Marc Augé, *Où est passé l'avenir ?*, Paris, éditions du Panama, 2008.

destructure notre relation au temps, en le subordonnant toujours au moment présent.

Tel est le contexte dans lequel s'inscrivent le manque d'ambition collective de nos sociétés, l'exténuation du désir, nos peurs diffuses, le repli sur les intérêts individuels et le manque de perspective. On pourrait dire que le processus a triomphé sur le projet, le *post* sur le *pro*, et que les conduites d'anticipation relèvent davantage de la prévention et de la précaution que de la prospective et du projet. Cette myopie temporelle est en train d'affecter notre capacité de représentation de l'avenir. Ce n'est pas l'urgence qui empêche d'élaborer des projets à long terme mais l'absence de ces projets qui nous soumet à la tyrannie du présent¹. Le mouvement contemporain, l'adaptation incessante au changement que l'on exige de nous, se règle sur une logique de la survie et non de l'espoir². À force de répéter que les « grands récits » sont morts, nous avons laissé la défense des « droits acquis » occuper le lieu du futur. Le vide laissé par l'imagination du futur a été comblé par la préoccupation de l'instant. Là où l'on ne prépare plus le

1. Jérôme Bindé, « L'éthique du futur. Pourquoi faut-il retrouver le temps perdu ? », in *Futuribles*, n° 226, 1997, p. 21.

2. Zaki Laïdi, *Malaise dans la mondialisation*, Paris, Textuel, 2001, p. 20.

futur, la politique se contente de gérer le présent.

Qui sont alors les ennemis du futur, ceux que nous devons démasquer ? Il faut d'abord remarquer qu'ils sont à rechercher, en premier lieu, parmi ceux qui semblent faire partie de ses plus fervents partisans : là où l'on procède à sa banalisation, parmi ceux qui promeuvent une accélération improductive, insensible aux coûts de la modernisation. Les assauts contre le futur sont menés depuis les tranchées les plus diverses et les contre-attaques viennent d'instances insoupçonnées.

Une bonne partie de la rhétorique de l'innovation, par exemple, constitue une trivialisation du futur, qui ne s'insère plus dans un contexte social pourvu de sens. Le mot *futur* est devenu un mot omniprésent, aux significations les plus variées. Il peut même renvoyer à ce qui en est l'exact contraire. Il arrive en effet qu'on désigne par ce mot une force impérieuse et évidente, à laquelle nous devrions nous plier. Mais là où un futur existe véritablement, c'est à l'inconnu et au surprenant que nous sommes confrontés. Tout au contraire, c'est le langage de la nécessité que parle cette rhétorique de l'innovation. Un tel usage inflationniste du mot est dû au fait qu'il a été monopolisé par son acception technique et

mercantile. Dans une telle acception, le futur anticipé ne peut devenir réalité que lorsque les promesses technologiques et les prévisions de croissance économique sont confirmées. Alors que les utopies modernes ont pensé le futur essentiellement en termes d'innovation sociale, l'actuelle rhétorique du futur semble l'avoir restreint à la sphère des innovations technologiques et des marchés en expansion.

Le futur est fréquemment associé à l'accélération. Selon cette conception, ce qui arrive trop tard au carrousel de la concurrence ne peut avoir de futur. On a ainsi considérablement simplifié la complexité psychologique et sociale du temps humain. Cela, d'abord, parce que cette perspective nous met face à l'alternative de l'accélération et de la décélération, laquelle réduit considérablement les différentes options. L'accélération n'est pas un « rattrapage » du futur mais l'un de ses principaux ennemis. Au-delà de cette alternative de l'accélération et de la décélération, il y a celle du vrai et du faux mouvement, qui permet de constater que, dans certains cas, l'augmentation de la vitesse est un symptôme de perplexité alors que le ralentissement inhérent à la réflexivité est une condition de possibilité de changements plus profonds. À chaque instant, il faut distinguer le futur de son

apparence. C'est seulement ainsi que nous pourrions expliquer, par exemple, ce paradoxe qui fait que des technologies hautement destructives sont présentées comme porteuses d'avenir, alors que les stratégies écologiques visant à garantir le futur apparaissent comme conservatrices. On comprend que puisse se répandre le sentiment que l'accélération des temps sociaux n'est, si on la compare à ce qui importe le plus, qu'une illusion, rien d'autre qu'une fausse mobilité, une fuite en avant qui dissimule une incapacité à mener les réformes nécessaires et à configurer notre futur collectif. C'est pourquoi l'une des tâches critiques les plus importantes consiste à combattre le faux mouvement.

Au nombre des pires ennemis du futur, il y a aussi ceux qui s'efforcent de neutraliser coûte que coûte son caractère ouvert et imprévisible. Les meilleures stratégies cognitives et pratiques des dernières années ont été précisément formulées par des modèles qui respectaient l'opacité et le caractère non maîtrisable du futur. Des concepts comme ceux de résilience, de risque, d'émergence ou de gouvernance ont été pensés comme des réponses à l'échec de la planification déterministe, sans pour autant que leurs créateurs renoncent à une gestion intelligente et responsable du futur. Il s'agit, dans une telle

conception, de repenser le futur comme un espace de liberté, comme une hypothèse ou une promesse, non comme une réalité déterminante, mais comme quelque chose dont la meilleure preuve se trouve dans le fait que le passé est constitué d'une multitude de futurs qui ne sont jamais parvenus à se réaliser. Il suffit d'examiner la futurologie de chaque époque pour vérifier que la plus grande partie des pronostics et des promesses ont échoué¹. Que la réalité soit à ce point décevante est ce qui la rend configurable par l'homme. Dans une telle perspective, les ennemis du futur ne sont sans doute pas tant, aujourd'hui, ceux qui essaient de nous empêcher d'avancer vers un futur que le progressisme dogmatique envisage avec certitude, ce sont plutôt ceux qui le pensent sans prendre au sérieux sa complexité, ceux qui le manipulent de manière irréfléchie (que ce soit parce qu'ils le comprennent comme une simple continuité ou parce qu'ils l'hypothèquent de manière irresponsable), ceux qui le planifient sans respecter son opacité tout comme, inversement, ceux qui s'abandonnent confortablement à un supposé mouvement naturel des choses.

1. Konrad Paul Liessmann, *Zukunft kommt! Über säkularisierte Heilserwartungen und ihre Enttäuschung*, Vienne, Styria, 2007, p. 13.

TABLE

Introduction : <i>Prendre le futur au sérieux</i>	9
I. <i>Le futur des sociétés démocratiques</i>	23
II. <i>La connaissance du futur</i>	57
III. <i>Chronopolitique : le gouvernement des rythmes sociaux</i>	91
IV. <i>La politique dans une société post-héroïque</i>	119
V. <i>La construction politique de l'espérance collective</i>	159

Composition et mise en page



N° d'édition : L01EHBN000186N001
Dépôt légal : octobre 2008